

Transcription de l'entretien avec Jean PENNANEAC'H

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 9 juin 2011

[0'00"00] – Les origines familiales

Jean Pennaneac'h : Je m'appelle Jean Pennaneac'h. Je suis né à Cholet le 19 mai 1925. Ma mère ne travaillait pas. Mon père travaillait dans une quincaillerie, comme secrétaire, à Cholet.

[0'00"26] – L'arrivée à Rezé

Cécile Liège : Comment vous êtes arrivés à Rezé ?

JP : Mon père était syndicaliste, et il a été licencié par son patron en tant que syndicaliste. Et il n'a pas trouvé de travail après. C'était en 37. J'avais 12 ans.

CL : C'était quel syndicat ?

JP : La CGT. Il ne trouvait donc pas de travail à Cholet. Mais par des amis, il a trouvé une place à Château-Bougon.

CL : A Cholet, c'était plus difficile d'être syndicaliste que dans le pays nantais ?

JP : Oui, sans doute.

CL : Il ne vous en a pas parlé ?

JP : Non.

CL : A Château-Bougon, qu'est-ce qu'il faisait ?

JP : Il est rentré au bureau de la main d'œuvre. Pour être employé de bureau. Au départ il est venu tout seul. Il vivait à l'hôtel, à l'hôtel du Cheval blanc.

CL : Vers la rue de la Commune ?

JP : Oui. Et il a trouvé une maison à Trentemoult. Donc on est venu là en 1939.

CL : Vous pouvez me raconter cette installation, de passer de Cholet à Trentemoult ?

JP : Je n'ai pas beaucoup de souvenirs.

CL : Vous vous êtes fait des copains ?

JP : Oui, des copains... et des copines ! Et pourtant, j'étais jeune : 14 ans.

CL : Vous habitez où à Trentemoult ?

JP : Place des Filets. Vous connaissez ? Au bout du quai, vous avez une place. Au n°1.

CL : Dans une des grandes maisons des Cap horniers ?

JP : Oui, je pourrai vous la faire voir en photo.

[0'03"44] – La scolarité de Jean Pennaneac'h

JP : J'ai fini mon année scolaire à Pont-Rousseau.

CL : Vous aviez une spécialisation ?

JP : Non.

CL : C'était l'année d'après le certificat ?

JP : Oui. C'était l'EPS. Le primaire supérieur.

CL : Et là, vous avez choisi une voie particulière ?

JP : Non. C'est mon père qui m'a poussé à entrer comme apprenti à l'école de Joncours, à la SNCAO. L'école de l'usine d'aviation.

CL : Pourquoi votre père vous poussait à faire ça ?

JP : Parce qu'il ne voulait pas que je sois dans sa branche. Il voulait que je sois manuel. J'étais pas tellement d'accord. Mais pour finir, ça s'est bien passé puisque j'ai eu mon CAP. Avec mention Bien au bout de trois ans.

CL : C'était un CAP de quoi ?

JP : Ajusteur.

CL : Et vous, vous aviez envie de faire quoi ?

JP : J'avais pas tellement d'idée.

CL : Votre père vous envoie dans cette voie-là. En quelle année vous avez votre CAP ?

JP : En 42.

CL : Vous avez donc passer votre CAP pendant la guerre. Comment ça s'est passé ces années-là ?

[0'05"36] – La seconde guerre mondiale

JP : C'était pas facile. Y'a eu les bombardements.

CL : Il y a eu les bombardements de 43, en septembre...

JP : Mais avant il y avait eu des bombardements aussi. Et puis aussi, le problème des restrictions. Et il fallait que de Trentemoult j'aille à Chantenay. C'était à Chantenay, l'école d'apprentissage.

CL : Comment vous avez fait ?

JP : J'allais à pied. Je prenais le bateau. Quand il y avait pas les glaces. Parce que la Loire était bloquée, donc à ce moment-là il fallait faire le tour par les ponts, en vélo.

CL : Vous mettiez combien de temps dans ces cas-là ?

JP : Je sais plus... Peut-être une bonne demi-heure.

CL : Sur les bombardements, de quoi vous vous souvenez ?

JP : Il y a eu les bombardements de l'usine de Château-Bougon. C'était en 1943. Je travaillais à Château-Bougon à ce moment-là. Au moment où l'usine a été bombardée, je n'y étais pas.

CL : Vous étiez où ?

JP : Je sais plus. Mais j'ai des photos.

CL : Le lendemain, ça s'est passé comment ? Vous n'êtes pas allé au travail ?

JP : Ah si. On a vu les dégâts et on a commencé à déblayer un peu. Et mon père aussi. Il travaillait à ce moment-là. Au même titre que les autres.

CL : Tout le monde nettoyait ?

JP : Oui, enfin nettoyer, c'était détruit, hein !

[0'09"32] – Engagé FFI

JP : Et je me suis engagé pour la durée de la guerre... Je me suis engagé en septembre 44.

CL : Vous vous êtes engagé où ?

JP : Engagé pour la durée de la guerre, dans l'armée.

CL : Comment ça se passait en 44, c'était pas l'armée française ?

JP : C'étaient les FFI. J'avais 19 ans à ce moment-là.

CL : Qu'est-ce qui vous a pris ?

JP : Parce que j'avais un très bon copain qui avait été martyrisé par les Allemands et fusillé. Il s'appelle Tieno Ferrari. D'ailleurs, il a son nom de rue à Cholet. Ça m'a révolté, alors sur le coup... Alors que mon père était absolument pacifiste. Il ne voulait pas entendre parler de ça. Et mon frère, qu'avait trois ans de moins que moi, il voulait suivre le même chemin, alors là, il y a eu barrage total, il a pas pu !

CL : Comment on faisait pour s'engager ?

JP : Y'avait une permanence dans un café. Et c'est là...

J'ai commencé à la caserne de Cholet. Les classes (rires). J'étais affecté à garder la centrale électrique contre les Allemands qui risquaient de venir, ils n'étaient pas loin. C'était juste à la fin. Et puis après on est parti à la caserne Desjardins à Angers. On est partis... je suis pas resté longtemps non plus. Et on est partis dans l'Est parce qu'il y avait une contre-attaque des Allemands et tout mon bataillon était réquisitionné pour... Alors on est partis à Toul.

CL : C'est un changement de décor pour vous !

JP : Oui, oui. Surtout que l'hiver 44 était très froid.

CL : Vous vous êtes battus là-bas ?

JP : Non. Parce qu'il y avait un bataillon identique au nôtre. Autrement dit des bleus, qui savaient pas manœuvrer les armes, qui avait été décimé. Alors quand ils ont vu ça, on a été rapatriés sur le Havre. Où on gardait les entrepôts américains.

CL : C'était pas une armée formée...

JP : Non, pas du tout. Et là, on était heureux comme des rois.

CL : Quelle était l'ambiance entre les personnes qui s'étaient engagées comme vous dans les FFI ?

JP : Y'avait de tout. Y'avait des voyous... Oui, y'avait des durs. Je me rappelle d'un gars, avec sa baïonnette... on avait des lits à étage, il passait sa baïonnette à travers les... [mime l'homme passant la baïonnette à travers le matelas au-dessus de sa tête] ... les matelas quoi. Ils étaient pas tous comme ça ! Le Havre c'était vraiment une période faste parce qu'on gardait les entrepôts américains : on avait les cigarettes à profusion. Je fumais pas mais j'envoyais les colis à mon père. Qui fumait beaucoup trop. Et là, je m'étais fait des amis au Havre. J'avais été reçu dans une famille.

CL : Vous étiez logés par des familles ?

JP : Non, on était dans des grandes tentes.

CL : Et vous avez connu du monde là-bas ?

JP : Oui. Je les ai connus, ils travaillaient dans un entrepôt. Je les ai d'ailleurs perdus complètement de vue depuis.

[0'14"51] – Dans l'armée régulière

JP : Après, l'armée est devenue régulière et j'avais fait une demande pour être dans l'aviation. Et je me suis retrouvé à Chartres.

CL : Vous vouliez entrer dans l'armée ?

JP : J'étais pas mordu de l'armée, mais tant qu'en en faire, je voulais être dans l'aviation.

CL : Pourquoi l'aviation ?

JP : Bah...

CL : Vous connaissiez un peu...

JP : Oui.

CL : Et alors ?

JP : A Chartres, on s'est retrouvé dans un ancien couvent je crois. On couchait sur la paille. On n'était pas bien du tout. Désastreux. En plus, j'avais attrapé la gale. Que j'avais transmise à toute la famille au cours d'une permission à Trememoult. Et j'ai été démobilisé le 11 septembre 45. Et je suis revenu à Trememoult.

[0'16"33] – Le licenciement du père de Jean

CL : Au retour de l'armée qu'est-ce qu'il se passe ?

JP : Il se passe que j'aurais bien voulu rentrer à l'usine de Château-Bougon mais mon père a été licencié.

CL : Pourquoi ?

JP : Parce que mon père a été condamné à l'indignité nationale, pour activité syndicale... pour la Charte du travail. La Charte du travail, c'était... je suis mal placé pour expliquer ça. C'était sous Pétain.

CL : Il a pas respecté la Charte du Travail ?

JP : Au contraire, il était pour. La Charte du Travail, les syndicats étaient contre... Et donc, licencié, il a trouvé du travail aux Chantiers Dubigeon. Et je suis entré chez Dubigeon.

CL : Votre papa, il était très actif dans le syndicat.

JP : Oui, mais alors là, il était persuadé d'avoir raison. Mais il s'était un peu fourvoyé.

CL : Pour Château-Bougon ?

JP : Oui.

CL : Il était pas tout seul ?

JP : Non.

CL : Il avait son syndicat avec lui ?

JP : Il n'y avait plus de syndicat.

[0'18"15] – Le parcours professionnel de Jean Pennaneac'h

CL : Donc il arrive chez Dubigeon ?

JP : Oui. Il entre au bureau de la main d'œuvre et moi comme ajusteur.

CL : Alors comment ça se passe ?

JP : J'ai passé un essai, réussi. J'ai passé cinq ans chez Dubigeon.

CL : Ça vous a plu ?

JP : Y'avait du bon et du mauvais. Parce que le travail dans les chantiers navals, c'est pas toujours facile. Quand vous allez à fond de cale dans les bateaux. Il y a de l'amiante... Et puis c'est pas facile d'aller à fond de cale travailler. J'ai trouvé ça assez dure. Par contre... Parce qu'il y avait une partie, ce qu'on appelait le travail à bord, et le travail à l'atelier. A l'atelier, c'était plus intéressant.

CL : Comment ça se passe quand on est à fond de cale ?

JP : Il fait chaud. On manque un peu d'air.

CL : Vous étiez beaucoup à travailler à fond de cale en même temps ?

JP : Ou, suivant les besoins. On avait un travail à faire à fond de cale, il fallait y aller !

CL : Et qu'est-ce que ça fait, concrètement, un ajusteur à fond de cale ?

JP : Par exemple, je me rappelle d'avoir... de passer des commandes métalliques, des tubes, à travers les ponts pour que ce soit commandé de la cabine jusqu'à l'appareil dans le fond. Ou alors, je me rappelle aussi, il fallait mettre des petites étiquettes sur les appareils. Mais il fallait d'abord connaître les appareils, ce qui fait que j'avais rouspété. Je m'étais fait éjecter. Ils m'avaient renvoyé à l'atelier. C'était pas plus mal.

CL : Vous restez cinq ans et ensuite, vous allez où ?

JP : J'ai été chez Guillouard.

CL : Pourquoi vous avez changé ? C'est vous qui avez voulu ?

JP : Oui. J'ai pas été licencié. J'avais des copains Castors qui travaillaient chez Guillouard, à l'outillage, et j'ai été pistonné. On fabriquait des lampes-tempête. Ça existe toujours. Les bassines, les seaux, les arrosoirs...

CL : Vous faisiez le même travail, ajusteur ?

JP : Ajusteur-outilleur. C'était très intéressant comme boulot parce que c'était faire les outils de découpage pour les presses... Là j'ai trouvé un travail vraiment intéressant.

CL : Et vous êtes resté combien de temps chez Guillouard ?

JP : Trois ans. Parce que j'étais secrétaire du Comité d'établissement et délégué du personnel, deux ans. Et l'ambiance m'a dégoûté.

CL : Pourquoi ?

JP : Ben, y'avait beaucoup de femmes. Et travailler avec les femmes, c'est pas facile !

CL : Vous parlez de l'ambiance personnelle entre les gens ?

JP : Oui. Et donc là, j'ai repassé un essai pour entrer à Château-Bougon. Essai d'outilleur. Que j'ai réussi. Et j'ai fait tout le reste de ma carrière, 25 ans...

CL : Et vous faisiez quoi comme travail ?

JP : D'abord, j'étais à l'atelier d'outillage. Et je suis passé au contrôle. Contrôle technique. Où j'ai été 25 ans pratiquement parce que j'ai été juste un an à l'outillage.

CL : Contrôler, c'était quoi ?

JP : Contrôler le travail des ouvriers au montage. Chaque ouvrier avait un travail à faire. Quand le travail était fini, j'allais contrôler si c'était bien fait.

CL : Et ça, ça vous a plu ?

JP : Certains côtés étaient très intéressants. Mais le rapport avec les ouvriers n'était pas toujours facile. J'ai pas le tempérament à être très diplomate.

CL : Est-ce que c'est le fait de dire « c'est bien/c'est pas bien » qui vous embêtait ?

JP : Oui, il y avait ça. Quand c'était bien fait, y'avait pas de problème. Mais quand il y avait quelque chose qui n'allait pas, j'avais de la peine à l'exprimer.

[0'24"26] – Installation du foyer

CL : Vous êtes marié. Vous avez rencontré votre femme où, quand ?

JP : Je l'ai rencontrée à Rezé, à la JOC.

CL : Qu'est-ce que c'est que la JOC ?

JP : La Jeunesse Ouvrière Chrétienne. J'étais militant, Jociste.

CL : C'est votre père qui vous envoyait là ?

JP : Ah non, il était pas pratiquant. Et puis moi j'avais été converti par un copain de régiment.

CL : Avant ça, vous n'aviez aucun lien avec la religion ?

JP : Non. Enfin, j'avais fait ma première communion et ma confirmation.

CL : A quel moment vous vous êtes engagé dans la JOC ?

JP : En 45. J'ai connu ma femme à la JOC en 46.

CL : Et vous vous êtes mariés en quelle année ?

JP : En 48. Et le premier gars est arrivé l'année d'après en 49. Et la fille juste un an après. Et le troisième,

Yves [me montre une photo] en 53.

CL : Pour revenir à la JOC : ça consistait en quoi d'être engagé à la Joc après la guerre ?

JP : Il y avait un aumônier. Des réunions. On discutait des problèmes des jeunes.

CL : Il y avait des choses qui étaient mises en place concrètement ?

JP : Je ne m'en souviens plus.

[0'27"20] – Engagement dans le volley-ball

CL : Comment ça a commencé l'histoire du volley-ball pour vous ?

JP : En 1941. A l'école d'apprentissage de Château-Bougon, à la SNCAO. A Chantenay. Il y avait un prof de gym qui était... c'était un clown de cirque de métier. Il était motivé par le volley. Il a monté une première équipe, dont je faisais partie en 41. Et en 42, il nous a engagés dans le championnat.

CL : Le volley, c'était connu à l'époque ?

JP : Ça existait mais c'était pas très répandu.

CL : Vous faisiez du sport avant ?

JP : Non. Mais c'était dans le cadre des séances de gymnastique. Donc en 42, championnat au sein du CAN : Club Athlétique Nantais. Je sais pas s'il existe encore. On a fait juste une année, jusqu'aux bombardements. Là, on s'est dissous. Après, pour moi, le volley, ça a repris longtemps après. Je suis parti à Cholet, l'armée... Donc j'ai repris en 57. Je travaillais à l'outillage. Et mon contremaître s'occupait d'un club à la Mutualité, à Chantenay. Il m'a embauché pour jouer dans son équipe. Et j'ai joué pendant trois ans à la Mutualité. Et j'ai un beau-frère, Hermann Planer, autrichien, qui habitait avec ma sœur au Corbusier. Et on a monté un club au ROC : Rezé Olympique Club.

CL : Le ROC existait déjà ?

JP : Oui, en football.

CL : Alors comment ça s'est passé ?

JP : C'étaient surtout des jeunes du Corbusier qui avaient envie de faire du volley. Mon beau-frère et moi on a créé cette section. Ça a duré jusqu'en 63. Il y avait l'ASBR, Aile Sportive Bouguenais-Rezé. C'était le club subventionné par l'usine. Qui l'est toujours d'ailleurs. Et l'ASBR manquait de joueurs. Nous, on avait les joueurs mais on n'avait pas d'installation pratiquement. Alors on a fusionné avec eux. On s'est sabordé pour devenir ASBR. En 63.

CL : C'était quelque chose qui avait l'identité Château-Bougon alors ?

JP : Oui. C'était un club civil, pas un club corpo mais il y avait une majorité de jeunes de l'usine.

CL : Et de 63, ça a continué jusqu'à aujourd'hui ?

JP : Oui.

CL : Comment ça a évolué ? Vous êtes toujours à l'ASBR ?

JP : Je suis président d'honneur. C'est tout à fait honorifique, je ne suis plus...

CL : Vous avez quitté vos fonctions actives quand ?

JP : C'est en 82 que j'ai arrêté. J'ai arrêté de jouer en 82.

CL : Vous avez continué comme bénévole ?

JP : *[Jean cherche dans ses papiers pour trouver les dates].* J'étais surtout au Comité directeur de la Ligue. De même que mon épouse. *[Me montre un article de Ouest-France de mai 2011 qui fait le portrait du couple et de son engagement dans le volley].*

CL : En 98, vous arrêtez. Qu'est-ce qui vous intéressait le plus ?

JP : Dans le secrétariat, j'ai toujours été partant. J'ai toujours été intéressé. J'étais à l'aise.

CL : Il y avait une part d'engagement aussi ?

JP : Oui. Il y avait une part d'engagement. Pendant les réunions de bureau, il fallait prendre la parole.

CL : Participer aux décisions...

JP : Et c'est là justement que... [*me montre un courrier classé dans ses archives*] ... c'était le tournant.

CL : Pourquoi ?

JP : C'est là que j'ai démissionné du comité directeur, de même que ma femme.

CL : Parce que ça avait trop changé ?

JP : J'étais président de la commission sportive régionale. Donc j'organisais les calendriers de championnats, je suivais les résultats. Et il y a une décision qui a été prise, sur laquelle j'étais pas du tout d'accord. Et j'ai été mis en minorité. Donc je suis parti. De même que ma femme. [*Me lit le courrier de démission que sa femme et lui ont envoyé*].

CL : Qu'est ce qui a fait que vous n'étiez plus d'accord ?

JP : D'abord sur le fait que je n'ai pas été suivi dans mon projet de règlement de championnat. Et d'autre part l'ambiance avec un certain nombre de personnes avec qui je ne m'entendais pas.

CL : Vous diriez que c'est une histoire de personne ou c'est aussi une question d'évolution de la société ?

JP : C'était une histoire de personne. D'ailleurs avec qui je me retrouve très bien maintenant. Mais dans le cadre de l'action, on s'entendait pas.

[0'37"13] – Les Castors - création du comité

JP : Les Castors, c'étaient des gens qui après la guerre étaient très mal logés, et qui ont décidé de s'organiser en collectivité pour construire leur maison eux-mêmes.

CL : Comment vous êtes entré dans ce mouvement ?

JP : J'étais mal logé à Trememoult. J'habitais à Trememoult. J'habitais en face Beau-Rivage. J'habitais dans un logement insalubre. Vous donniez un coup de pied par terre et je passais à travers ! Des souris et tout...

CL : Là vous habitiez avec votre femme ?

JP : Oui.

CL : Avec les enfants aussi ?

JP : Avec deux enfants.

CL : Il y avait les toilettes ?

JP : Il n'y avait pas les toilettes. Il fallait descendre dans le jardin. L'eau, c'était l'eau d'un puits, je ne m'en rappelle plus trop.

CL : C'était grand comment ?

JP : C'était une grande pièce que j'avais divisée en deux par une cloison en isorel. Et puis les meubles, c'étaient des caisses à savon. On n'avait pas de meubles.

CL : Et alors, du coup ?

JP : Quand on a su qu'il y avait ce groupement qui s'est créé... Il faut savoir que je faisais partie de l'ACO, Action Catholique Ouvrière. C'est la suite adulte de la JOC. On était un groupe sur Rezé, tous sur le même plan au point de vue logement. A Chantenay il y avait le même groupe. On s'est réunis. On a créé le Comité Ouvrier du Logement, et c'est parti comme ça. On a acheté ce terrain. Je fais partie des fondateurs.

CL : Vous avez participé à la rédaction du texte qui fonde les principes ?

JP : Je ne me souviens pas. [Il va chercher un livre sur les Castors].

[0'41"16] – Les Castors – le temps de la construction

CL : Ça impliquait quoi d'être Castor ?

JP : Qu'on avait un nombre d'heures à fournir par mois. Plus des vacances.

CL : Ces heures, c'était pour votre maison à vous ?

JP : Sur l'ensemble.

CL : Donc vous, Jean Pennaneac'h, vous avez travaillé sur certaines maisons du quartier ?

JP : Sur n'importe quelle maison. Les fondations... D'abord il y a eu défrichement du terrain. C'était un gros boulot. Il doit y avoir des photos là-dedans [*me montre son album*]. C'était le parc. Il y a un château là. C'était le propriétaire du terrain. Donc c'était boisé, il y avait un étang...

CL : C'est vous qui avez tout préparé ?

JP : Oui.

CL : Vous avez enlevé les arbres, boucher l'étang... Tout ça c'est les Castors ?

JP : Tout ça c'est les Castors.

CL : Vous étiez combien ?

JP : 101. Il y a 101 maisons. Il y en avait plus que ça mais il y en a qui ont laissé tomber en cours de route. C'était trop dur. Ça a duré... quatre ans.

CL : Alors, pendant ces quatre années, ça a été, la préparation du terrain...

JP : Extraire la pierre à une carrière qu'on avait louée à Bouguenais. Faire les fondations, donc creuser les tranchées. Fabriquer nos parpaings : on a fabriqué tous nos parpaings. On avait acheté une machine allemande pour faire ça. Il fallait quand même l'alimenter. Il faut que je vous fasse voir les photos. On a quand même embauché des tâcherons, des maçons, pour monter les murs. Parce qu'on n'avait pas beaucoup de gars de métiers. Les charpentes, c'est pareil, on avait des charpentiers et on participait. La couverture, c'est nous qui la faisions.

CL : Et l'électricité, la plomberie ?

JP : L'électricité, on devait avoir des électriciens je pense. Il y en avait dans les Castors, mais...

CL : Qui avait dessiné les plans des maisons, qui planifiait les travaux ?

JP : On avait un architecte. Qui a travaillé sur le plan masse. C'était le principe de la cité-jardin : des rues étroites avec des espaces verts.

CL : C'est l'architecte qui a proposé et c'est le COL [Comité Ouvrier du Logement] qui a accepté, comment ça s'est passé ?

JP : Il a fallu que ça soit accepté par nous.

CL : Et ensuite, qui planifiait les travaux ?

JP : C'était Joachim Corbineau. Qui était chef de... il est vraiment de la partie lui.

CL : Il faisait partie des Castors, lui ?

JP : Oui. Je sais pas quelle spécialité il...

CL : C'est lui qui était chef des travaux sur Claire-Cité ?

JP : Il était pas tout seul. Il y en avait un autre aussi. Il y avait Jean Chesneau, qui est décédé d'ailleurs rapidement.

CL : Une fois cela établi... Qui a choisi le nom Claire-Cité ?

JP : Je ne me rappelle pas. Je pense que c'est le bureau.

[0'46''39] – Les Castors aujourd’hui

CL : Et comment ça a évolué les Castors une fois que vous avez emménagé dans vos maisons ?

JP : Ça vit toujours très bien. On a une association des habitants de Claire-Cité, dont ma femme est toujours trésorière. Il y a une assemblée générale tous les ans. Il y a des activités, repas...

CL : Et quand quelqu’un s’en va et un nouveau qui vient, comment ça se passe ?

JP : Les Castors, en tant que société n’interviennent pas.

CL : Il y a pas une façon de transmettre l’esprit Castor ?

JP : En général, tous les nouveaux responsables, ce sont des jeunes. Les jeunes se sont bien mis dans l’esprit Castor.

CL : Par exemple, si vous voulez la vendre cette maison, les nouveaux propriétaires peuvent ne plus être Castors ?

JP : Oui, ils peuvent. Mais la plupart acceptent de prendre leur carte.

CL : Ça engage à quoi ?

JP : A payer une cotisation tout à fait dérisoire de 10 € par an et de participer aux activités proposées : assemblée générale, loto, ...

CL : Est-ce qu’il y a encore des actions en commun autour du logement ?

JP : Non. L’association continue à exister en tant que groupement d’habitants.

CL : Ça donne une ambiance particulière ?

JP : Oui. On se connaît tous. Même les nouveaux on arrive à les connaître, parce qu’on se retrouve en assemblée générale. Mais il y a quand même quelques mauvais coucheurs. Il y en a qui se sont mis en dehors. Qui sont d’ailleurs pas Castors d’origine. Ils ont acheté la maison de Castors.

CL : Si quelqu’un achète et qu’il ne se met pas dans l’association, ce n’est pas très bien vu ?

JP : Non, c’est pas ça. Il y en a qui se font mal voir de par leur comportement. On n’est pas sectaires à ce point là !

CL : Dans la rue de l’Eglantine, il y a combien de maisons Castors ?

JP : Des Castors d’origine, on n’est plus beaucoup... Dans les nouveaux, la plupart adhère. Dans la rue, on est presque tous adhérents.

[0'50''34] – Ce qui a changé à Rezé

JP : Il y a déjà l’école de musique. Sinon... Je me suis toujours trouvé bien à Rezé. Les changements je les sens pas.

[0'51''20] – Engagement dans le tennis de table

JP : Je m’étais mis dans le tennis de table après le volley. Donc quand j’ai arrêté le volley, je me suis mis à l’AEPR, Amicale des écoles publiques de Rezé. Il y a une section « Anciens », qui pratiquent le tennis de table. On est une soixantaine. J’en fais toujours. Je me suis engagé en championnat. J’en ai fait quelques années. Et je suis entré comme secrétaire. Je l’ai été cinq ou six ans.

CL : En termes de vie associative, c’est une section où il y avait du monde ?

JP : C’était une section qui marchait très bien. Et puis les meilleurs joueurs sont partis. Le président a démissionné. Et l’année où on a repris ça, à trois anciens, trois retraités... On était à l’assemblée générale, on a vu que tout allait s’écrouler et on a dit « on prend ça en main ». Donc, un de nous trois a pris la présidence, l’autre le secrétariat et on a redémarré. C’est pas un gros club. Il y a 60 adhérents.

CL : Je reviens au volley-ball, en termes de vie associative ça a évolué ?

JP : Oui, car maintenant on est en Pro-A. Je suis assidu à tous les matches. C’est la fusion avec le club nantais Léo Lagrange, pour créer un nouveau club : le Nantes-Rezé Métropole Volley, qui a gravi les échelons jusqu’à la Pro-A.

CL : Vous étiez encore dans l'association ?

JP : Non.
